

ILS SERONT TOUS PENDUS,

OU

Conspiration tramée au faubourg Saint-Antoine.

Il est donc vrai, Parisiens trop confians, que toujours entourés de vos plus cruels ennemis, vous ne sortez jamais de votre funeste sécurité ! Il est donc vrai que, tandis que l'honnête homme repose en paix, le conspirateur veille au milieu des nuits pour lui rendre son sommeil fatal, anéantir les lois, et replonger dans un cahos de crimes et de malheurs notre infortunée patrie ! Vous qui doutez encore des complots de ces scélérats : faut-il pour vous en convaincre, vous conduire dans l'antre où ils méditent leurs forfaits ? faut-il vous faire entendre leurs imprécations et leurs cris de mort ? faut-il vous initier dans leurs affreux mystères ? Eh bien, lisez, lisez hommes incrédules, et gardez-vous de rire en ce grave sujet.

Auprès de la barrière du Trône s'assemblent, depuis long-tems les débris de la Jacobinière ; elle étoit sur le point d'arrêter de grandes mesures pour le bonheur commun, et particulièrement pour le sien propre, lorsque la loi sur la clôture des sociétés populaires a été promulguée.

Dimanche dernier elle étoit assemblée ; j'en tiens le récit d'un faux frère, qui n'a jamais été *à la hauteur*. Plusieurs patriotes, tels que Santerre, Laignelot, Fournier et plusieurs autres étoient réunis avant l'ouverture de la séance. L'inquiétude étoit peinte sur leurs visages, et les paroles énergiques de quelques-uns d'eux, annonçoient assez que les affaires alloient mal.

Santerre, dont le sang-froid et la présence d'esprit se sont fait remarquer dans plusieurs circonstances difficiles, s'écria : « Nous sommes perdus ». Pas encore, dit Laignelot, tout n'est pas désespérer. Nous avons encore pour nous, dans le conseil, quelques membres patriotes, Poultier, par exemple.....

Patriotes, dit avec force Léonard-Bourdon, Poultier patriote ! c'est un scélérat qui, après avoir été le valet le plus vil de Robespierre, nous a ensuite persécutés et jetés dans les cachots à l'époque de la réaction thermidorienne. Bon Dieu, Poultier patriote ! ce nom-là seul me suffoque. Si vous me parliez de Charles Duval, je vous entendrois ; c'est celui-là qui est pur ! Il est vrai qu'il n'a pas dit un mot pour nous défendre, mais nous connoissons sa façon de penser, et si la peur ne lui avoit fermé la bouche, vous l'auriez entendu parler.

La discussion alloit s'échauffer sur l'incident, lorsque l'arrivée de Duhem mit fin à ces débats.

Quoi ! c'est toi, mon brave ami, lui dit le vieux Boissel en l'ambrassant ; qu'as-tu fait pour la cause depuis que nous ne t'avons vu ?

Ce que j'ai fait, dit Duhem en se rengorgeant, écoutez : Vous savez qu'à l'époque où je fus nommé médecin en chef de l'armée de Sambre et Meuse, les états-majors, formés par Aubry, fourmilloient de royalistes ; le sort des combats en mit plusieurs à ma disposition, et c'est alors, frères et amis, que j'ai signalé tout mon zèle pour votre auguste

cause. J'ordonnois la saignée quant il falloit des lavemens ; je faisois prendre l'émétique au lieu d'amande douce ; j'échauffois les constipés, je rafraîchissois les relâchés ; enfin, un beau jour, et la veille d'une bataille, j'ai donné la f.... à toute l'armée. Vous devinez de quel secours nous furent et le journal des Hommes Libres et l'Ami des Loix. Nos soldats sentirent alors toute l'utilité de la distribution qu'on leur faisoit chaque jour de ces excellens journaux.

Bravo, bravo, s'écrient les frères, voilà comme on est patriote!

La joie des amis ne peut se contenir ; les trépignemens de pieds se font entendre dans toutes les parties de la salle, et si l'on n'eut pris la sage précaution de jeter quelques sceaux d'eau, le nuage de poussière qui s'éleva auroit infailliblement étouffé le grand expéditionnaire Duhem.

Je suis impatient, dit Boissel, que la séance soit ouverte pour rendre compte à la société de ta bonne conduite. Ah! mon ami, que n'aoportes-tu avec toi quelque bonne maladie épidémique qui nous débarrasse de tous les honnêtes gens.... Mais en vérité, je ne puis me lasser de t'admirer ; il semble que ce soit notre bon génie qui t'ait conduit parmi nous, au moment où tes lumières et ton courage nous sont si nécessaires ; car il faut t'apprendre qu'au moment où je te parle, on nous travaille d'une jolie manière au conseil des 500, et......

La conversation en étoit là, lorsqu'une foule de membres demandent l'ouverture de la séance. Le président monte au fauteuil, et chacun se met en place.

SOCIÉTÉ DES AMIS DU BONHEUR COMMUN.

Présidence de SANTERRE. [*]

Séance du 5 thermidor, an 5 des vœux du peuple.

Le président : Frères et amis, vous connoissez tous les dangers qui nous environnent ; il est inutile sans doute de vous recommander le courage, vous en avez fait preuve au 31 mai, au 12 germinal, au 1er. prairial, à l'attaque du camp de Grenelle, et à tant d'autres époques glorieuses de la révolution. Ce que je vous demande aujourd'hui, c'est du calme et de la sagesse. Les plus grandes mesures vont être proposées ; vous vous déciderez pour celle qui vous paroîtra la plus salutaire. Pour tranquiliser la société sur les évènemens futurs, je dois lui apprendre qu'elle possède dans son sein le brave Duhem ; le nommer, c'est faire son éloge.

[Trépignemens ; les frères et amis se lèvent *en masse* pour voir Duhem ; celui-ci se découvre et fait un salut modeste ; les applaudissemens redoublent. Enfin le président, à l'aide de quelques roulemens, étant parvenu à faire faire silence, déclare que la parole est à Léonard-Bourdon pour les grandes mesures].

Frères, dit celui-ci, la voix publique m'a appris

---

[*] Le général président, au lieu d'une sonnette, toujours insuffisante pour ramener l'ordre dans une nombreuse assemblée, fit placer près de lui six vigoureux tambours, exercés dans l'art des ROULEMENS. Ainsi, lorsque le tumulte étoit trop grand, le président faisoit faire un roulement.

vos dangers, et j'ai quitté aussi-tôt la Belgique pour accourir vous défendre ou mourir avec vous.

Plusieurs voix : Bravo! bravo!

Léonard : Je ne sonderai point la profondeur de l'abîme. Quelque soit l'étendue de nos maux, nos ressources doivent nous rassurer, nous avons pour nous l'expérience du passé, et c'est toujours quelque chose. L'aristocratie, il est vrai, *lève une tête insolente* et menace de nous anéantir. Que cela ne nous effraie pas, frères et amis, le bien sort ordinairement de l'excès du mal. Quand même quelques-uns d'entre nous succomberoient, la chose publique n'en iroit pas moins bien. Eh, qu'importe la vie de quelques individus lorsqu'il s'agit du *salut de 25 millions d'hommes !*

C'est fort beau, dit un membre, mais je ne veux pas succomber, moi.

Voilà ce qui s'appelle de l'égoïsme, reprend Léonard....... Mais revenons aux grandes mesures.

Si nous avions encore une municipalité dans notre manche, et quelques centaines de millions à notre disposition. oh! rien alors ne seroit plus facile que de nous défaire de nos ennemis; mais ces ressources nous manquent, il faut bien aviser à d'autres expédiens......

A ces mots, Lejeune [*] entre tout échauffé et demande la parole pour rendre compte de ce qui se passe au conseil des 500.

« C'en est fait de nous et de la liberté, dit-il, les royalistes l'emportent, ils viennent d'arracher au

---

[*] Le grand guillotineur de poulets, dindons et autres volailles.

conseil des 500 un décret de clôture des sociétés populaires [Bruit, désespoir, pleurs et grincemens de dents. Un roulement ramène l'ordre.] Voyez, continue Lejeune, ce qui vous reste à faire. »

Obéir à la loi, nous séparer, dit un membre. [Grand bruit; les cris à bas le Clichien! se font entendre de tous les coins de la salle. Roulement.]

Nous séparer, dit Duhem avec colère! Avez-vous donc oublié cette maxime qui vous fut jadis si salutaire : *Désobéissance aux lois lorsqu'elles blessent nos intérêts*. Je conviens que demeurer plus long-tems réunis sous le nom de société populaire, pourroit nous attirer quelques désagrémens; mais nos amis, qui ont prévu l'horrible persécution dont nous sommes les victimes, viennent de créer une jolie petite religion qui nous permettra au moins de nous réunir une fois tous les huit jours. Ainsi nous allons devenir tous des théophilantropes......

Théophilan.... Théophilou, Théophiloenquoi? dit un sans-culotte.

Théophilantrope, reprend Duhem.

Théophilantrope, qu'est-ce que c'est que çà? dit l'interrupteur, je demande que l'orateur s'explique, c'est peut-être une sottise.

Je le veux bien, dit Duhem; écoutez : Théophilantrope veut dire une réunion d'hommes purs, qui par inspiration, se sont réunis pour faire croire que les choses humaines, que vous voyez tous les jours, sont une émanation de la....., parce que, comme je vous le disois tout-à-l'heure, il se pourroit bien faire que....... Enfin, voilà ce que c'est que Théophilantrope; c'est ainsi qu'ont commencé toutes les religions.

A la bonne heure; c'est clair çà, voilà ce qui

s'appelle parler, dit le sans-culotte. Je demande que le président mette çà aux voix, et que nous soyons des Théophilantropes, ce sera drôle.

Le président met aux voix, et la société décide qu'elle se théophilantropisera.

Mais, chers frères, dit Léonard-Bourdon, au lieu de nous théophilantropiser, ne vaudroit-il pas mieux ressusciter l'être-suprême de notre ami Robespierre.

Qu'appelles-tu suprême, s'écrient plusieurs frères? Il n'y a pas d'être-suprême sous le régime de l'égalité, et le Père-Éternel est trop bon sans-culotte pour vouloir cette suprématie.

Eh ne voyez-vous pas, dit un membre, que M. Bourdon est devenu chouan depuis quelques jours ?

Eh sans doute, observe un autre, ne remarquez-vous pas qu'il a changé de costume ?

Un membre : Voyez ses cheveux poudrés.

Un autre : Voyez cette queue.

Un troisième : Voyez cet habit carré.

Un quatrième : Voyez ce linge blanc.

Tous ensemble : A bas le chouan ! à bas le Clichien !

Léonard-Bourdon : Eh citoyens !

Tous : A bas le Royaliste !

Léonard-Bourdon : Vous êtes des calomniateurs, des avilisseurs, des.....

A ces mots les honorables membres se lèvent en fureur, arrachent Bourdon de la tribune, le défrisent, le déchirent. Quelques frères veulent prendre sa défense, ils deviennent bientôt l'objet de cette sainte colère, on les bat, on les pousse v

la porte; chacun crie, chacun jure : les battus résistent, les battans redoublent de rage; ils s'emparent des banquettes de la salle et frappent sur le dos de leurs frères et amis; alors chacun fuit; les uns enfoncent les portes, les autres passent par les fenêtres et le président ordonne à ses tambours de battre la retraite.

C'est ainsi que se sépara cette auguste assemblée.

BAUREGARD.



De l'imprimerie de l'ETOILE DU SOIR, rue de Chartres, n°. 347.